

# FANTASQUE

publié hebdomadairement par { N. AUBIN, Editeur & } Résidence, N. 177. r. St. Valier.  
 { A. JACQUES, Imprimeur. }

## CONDITIONS.

Ce journal rédigé par un Flâneur paraît autant que possible chaque Samedi. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. Le bureau éditorial du Flâneur est établi en toutes les promenades, rues et places publiques. On y trouve l'éditeur lorsqu'il y est. *No admittance except on business.*



## ANNONCES.

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réforme, le Flâneur, désirant montrer l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous la pointe. Toutes communications etc. pourront être laissées chez R. DEVERRY où, l'on peut, entr'autres rafraîchissements, acheter le Fantasque.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. I.]

QUEBEC, 27 OCTOBRE 1838.

No. 39.

LE FLANEUR EN CHEF DU FANTASQUE, pour et proche le continent de l'Amérique, etc. etc. etc. etc.

## AUX CANADIENS.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

*To be or not to be, that is the question!*

*Etre ou n'être pas, telle est la question!* voilà les mots qu'a mis le grand poète dans la bouche d'un jeune prince qui voulait reconquérir son apanage. **ETRE OU N'ETRE PAS** sont les mots que doit graver à son chevet tout ce qui porte un nom canadien. *Aide-toi, le Ciel t'aidera!* voilà ce que je crierai de toute la force de ma voix à tout le pays, à chacun de ses habitants.

Les tems sont durs, s'écrient les uns; les anglais sont durs, s'écrient les autres; le gouvernement est dur dit celui-ci; la police est dure murmure celui-là; et cependant on prend les tems comme ils viennent, les anglais comme on les trouve, le gouvernement comme il est, la police comme elle arrive et nul ne songe à retourner les tems et les anglais, ni à éclairer le gouvernement, ni à éteindre la police, et l'on pleure, gémit, querelle sans songer à mettre le doigt sur la plaie et à s'écrier: voilà où me blesse le soulier, va-t-en au cordonnier vilain soulier; qu'on me raccommode ce soulier, qu'on me change ce soulier, qu'on me jette au feu cet inutile et abominable soulier! en un mot on appelle le ciel et les américains à son aide, sans vouloir s'aider; tandis qu'avec une peu de bonne volonté il y aurait moyen de se passer des américains, je dis plus: il vaudrait mille fois mieux s'en passer; quant au ciel, je n'en parle pas, il aide celui qui s'aide, selon ce que dit le sage proverbe. Mais je crois que je parle un peu en paraboles, à l'exemple de Lord Durham; eh! qu'est-il besoin de paraboles dans le pays *le plus libre du monde?* la pensée n'a-t-elle pas des mots pour se représenter, et la liberté de l'essor? Parlons donc en langage terrestre naturel et n'allons cher-

cher nos comparaisons, ni dans le ciel, ni chez les cordonniers. Voici ce dont il s'agit :

Depuis l'an mil sept cent quatre-vingt-onze vous avez possédé une constitution qui a marché et vous a fait marcher, tant bien que mal, jusqu'en l'an mil huit cent trente-sept, c'est un fait qu'il est facile de prouver ; vous étiez presque unanimes dans la demande de réformes qui fussent sans doute arrivées peu-à-peu si cette unanimité toujours imposante se fût continuée, par votre union vous aviez obtenu déjà des promesses. Des promesses ! allez-vous vous écrier, eh ! c'est en effet tout ce que nous avons obtenu ! oui, cela est presque vrai, mais des promesses mettent dans le tort celui qui ne les tient pas, et il faut toujours finir par les réaliser ou s'avouer coupable ; mais aujourd'hui, pour vous être un peu pressés, et, surtout, pour vous être désunis, vous êtes plus reculés que jamais et l'on ne prend même plus la peine de vous faire des promesses ; au contraire, on vous fait tout haut des menaces ! Je ne veux point vous faire l'histoire de la boucherie qu'on appelle révolution, révolte, rébellion, insurrection ; vous connaissez cela aussi bien et peut-être mieux que moi, en sorte que je ne vous retracerai point ce triste tableau d'erreurs et de cruautés ; ce qui est fait est fait, on n'y peut rien changer, mais il faut voir ce qu'il convient de faire à l'avenir.

Lorsque Lord Durham vous arriva vous vous trouviez dans une situation tant soit peu critique, il ne faut pas se le cacher ; ne dorons point les termes et appelons les choses par leur nom : quelques uns d'entre vos frères s'étaient réunis, armés pour ce qu'ils pensaient une bonne cause, qui l'était ou ne l'était pas, nous n'en dirons rien pour le moment ; chacun y était pour sa vie, ainsi ne supposons point de mauvais motifs. Ils se firent battre, voilà le mot lâché, eh ! il n'y a pas de deshonneur là ; tout homme est exposé durant le cours de sa vie à recevoir quelque bonne saboulée pour ce qu'il pense être le bon droit ; mais ce n'est pas un crime que de n'être point un *bully* ! il en est de même des peuples. Mais, chers amis, il est en politique une maxime que j'imprimerai en lettres d'or si j'étais assez riche : QUAND ON N'EST PAS LE PLUS FORT IL FAUT ETRE LE PLUS FIN. Eh bien vous n'avez voulu être ni les plus forts ni les plus fins, vous vous êtes mis séparément, en vrai castors, à la merci du chasseur le plus timide et le plus inexpérimenté, tandis que vos efforts bien combinés avaient arrêté, détourné le cours de rivières qui eussent été indomptables pour ce chasseur.

Quand Lord Durham vous arriva, vous deviez le connaître pour un homme puissant, mais aussi pour un homme aimant le faste, amoureux de la représentation, esclave de sa réputation de libéralisme, il vous eût été facile de lui représenter vos griefs, de lui expliquer quelques erreurs, de lui démontrer que ce que vous avez si long-tems dit en vain était réel : que la petite classe qui sait ramper pour régner ne veut que votre extinction ; il se fût rendu à l'évidence des nombres ou, plus probablement encore, il eût senti sa vanité chatouillée en l'endroit sensible ; il se fût cru dix mille fois grand qu'il n'est réellement et il eût conçu pour vous une affection qui vous eût été utile en fort peu de tems ; car l'autre petite classe des absurdes ne lui eût point ménagé les insultes qu'elle rassemblait tout bas, et au triomphe du droit vous eussiez joint celui du fait qui n'est jamais à dédaigner ; il se serait aigri, aurait juré ses gros jurons, se serait emporté contre nos tories d'ici qu'il aurait comparé à ceux d'Angleterre qui ne lui plaisent point beaucoup, et vous aurait donné quelques bonnes institutions qu'on ne vous aurait pas ôtées facilement, et après tout vous eussiez pu rire de lui si cela vous avait plu. Au lieu de cela vous vous êtes renfrognés, vous n'avez pas voulu faire un pas, personne n'a osé porter la parole, chacun disait : " parle Thibaudeau, toi qui parles si bien ;" mais Thibaudeau qui est timide n'a pas voulu parler ; faute de s'entendre le marché ne s'est pas fait et d'autres ont accaparé le ballot-Durham, le monopolisent, le caressent, le choient, le pomponnent et rient sous cape de

vous et de lui ; ils vont sucer l'orange et en jeteront ensuite l'écorce, tandis que vous ne pouvez que vous sucer les pouces ou vous mordre les doigts.

Vous voyez, mes bons amis, que je vous parle aussi franchement qu'à notre honorable représentant royal ; c'est que voyez-vous j'aperçois de tems à autre chez vous quelques petites tendances républicaines, je n'en dirai rien à personne, mais je profite de la liberté de la presse, le palladium des peuples et de leurs droits, comme disent en Angleterre ces farceurs d'Anglais qui veulent la garder à eux tout seuls, cette chère liberté de la presse.

Comme je vous l'ai démontré plus haut en termes clairs, vous avez dérangé vos affaires ; mais tout n'est pas gâté encore ; il est moyen de s'entendre et de remettre à flot cette ; pauvre constitution que quelques étourdis ont échouée ; voyons quel est le grand remède, le baume, le talisman qui doit opérer ce prodige : L'UNION, L'UNION, L'UNION et toujours L'UNION. Non pas l'union des deux provinces, Dieu nous en préserve, ou plutôt, Dieu en préserve l'Angleterre si elle tient encore à l'honneur et à ses colonies ; mais l'union des Canadiens en une seule et forte masse ; donnez-vous la main et marchez de concert ; que le républicain abandonne un peu de ses théories dont le prix serait plus élevé que la valeur ; qu'il sacrifie un peu de sa rude inflexibilité au bonheur de ses frères ; que l'aristocrate outré jette un peu de ses vains oripeaux, que le modéré donne la main à tous deux, que chacun noie les souvenirs d'aigreur dans la grande cause : celle de cette origine dont on vous fait un crime, et qui est, je crois, faite pour honorer : qui vous honore puisqu'elle vous est chère. Ou faites immédiatement le grand sacrifice des apanages de cette origine afin qu'on ne puisse pas dire qu'on vous les a ravis, ou réunissez-vous pour les défendre avec véhémence. Gardez-les intacts dans tous leurs détails ; ou jetez-les immédiatement, avec vos souvenirs, au fond de la mer.

Expliquons un peu ce qu'il s'agit de faire pour arriver à quelque bon résultat ; mais voyons d'abord comment est situé Lord Durham vis-à-vis de l'Angleterre.

Il est clair et l'on ne peut se le cacher que la position du Canada, est meilleure qu'on n'aurait pu l'imaginer il y a quelques tems ; et cela, je crois, par une petite gaucherie de Lord Durham, parcequ'il lui a plu de faire le rodomond, le choqué, le vexé, au lieu de montrer une convenable déférence, extérieure au moins à ses supérieurs. Il vient de se rebeller hautement contre l'autorité suprême de l'empire, contre le Parlement Britannique, les Lords, ses pairs, et les communes qui l'avaient admiré mais qui, probablement changeront leur thèse à son égard ; tout en expliquant sa conduite dans sa fameuse proclamation il aurait pu, ce me semble, confesser quelque erreur, quelque faute, quelque despotisme ; au lieu de cela il permet, il approuve des démonstrations hostiles au parlement et semble jeter tout le blâme de sa non-réussite sur le ministère et surtout sur la représentation de toute la nation. Il va maintenant se rendre dans son pays, laissant le pays qui lui avait été confié à la merci des passions qu'il a rallumées et s'en va, dit-il, muni de renseignements et accompagné des hypocrites houras de ceux qu'il a favorisés constamment et qu'il ne devait pas favoriser. Il va tomber dans la chambre des Lords au milieu des cris et des murmures de ses collègues qu'il aura irrités, et pour peu, comme je n'en doute pas, que la jalousie de ceux-ci s'en mêle, car les Lords sont des hommes, il va être accablé du sarcasme des uns, du blâme des autres, lui, ses favoris et leurs précieux renseignements. Voilà donc le moment de donner un vigoureux coup de collier. C'est de saisir cet instant où le moindre prétexte leur sera bon pour fouler dédaigneusement aux pieds les plans si coûteusement édifiés, si péniblement élaborés de cette si facile *anglification*. Mais, pour cela, il faut vous réunir, vous cinq cent mille Canadiens et dire : " nous ne voulons pas être anglifiés, nous ne voulons pas de ces absurdes volontaires qui pour faire croire à des rebelles veulent nous forcer à le devenir ; nous ne voulons point de cette hétéroclite police aussi méchante que maïdroite, qui n'a d'autre res-

ponsabilité que le poids de la massue qu'elle porte et dont les actes ne sont sans doute que l'écho de ce qui leur est souillé; tels maîtres tels valets; nous ne voulons point de cette offensante exclusion, nous voulons une garantie de protection pour notre langue, pour notre religion."

En vérité, en vérité je vous le dis, c'est par un mouvement unanime que vous pouvez prendre une place plus belle que jamais. Unissez-vous aujourd'hui; demain il serait trop tard peut-être, car vos ennemis sont vigilants. N'empruntez d'eux que leur persévérance et ce vif sentiment de nationalité qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Suivez, puisqu'ils vous l'ont montré, cet exemple d'exclusion, créez par votre fréquentation assidue cette nationalité de fait du moins, si elle n'existe pas de droit, faites-la reconnaître par la coutume. Voici le tems où il faut retremper ce haut sentiment d'honneur et d'un sain amour-propre que vos pères vous ont légués. Retournez à ces bonnes manières de ce qu'on appelle, avec vérité, le bon vieux tems. Que votre société, loin de se modeler sur la ridicule et gênante façon moderne qu'un prétendu *beau monde* voudrait inculquer parmi vous, renouvelle cette joyale hospitalité qui donnait à vos villes l'apparence d'une grande famille et que les divisions en ont chassée. Alors seulement vos vœux seront respectables et respectés; alors seulement on n'osera point toucher à des privilèges entourés de tant de surveillance; alors seulement vous confondrez la colonnie qui voudra vous représenter au loin comme une communauté sans principes, ignorante, haïeuse et jalouse.

Vous avez des chefs qui connaissent vos affaires, faites-les vous bien diriger, en leur accordant votre confiance; mais méfiez-vous de cet esprit de rivalité qui a fait tant de fois sacrifier une cause à l'intérêt personnel; n'usez qu'avec prudence des nouveaux aspirants, travaillez avec ardeur à vous instruire, vous et vos enfans et alors, Dieu aidant, l'on pourra rire encore long-tems, en se chauffant près du vieux poêle, de la folle idée de ce gouverneur qui, dans un moment de démence, avait rêvé votre extinction.

Il y a, comme on peut le voir, intention mal déguisée mais bien formée d'anéantir tout ce qui est Canadien; qu'on ne m'accuse point d'être alarmiste, cela est trop évident et cette idée qui a dû frapper tous les intéressés n'a certainement point échappé à l'œil des ennemis de la majorité, car leur joie fut vive et se montra sans scrupule.

Qu'est-ce je vous prie que ces nominations de Lord Durham? Exclusions! Que sont ces grossières recherches, insultantes à la fois aux citoyens de votre origine, à votre religion et à vos institutions les plus vénérables? Vexations lentement et sûrement calculées! Que sont ces mesures de défiance dont on entoure tous vos actes les moins cachés, les plus francs? Provocations! Que sont-ce, je vous prie, cette tendresse, cette sollicitude pour les démonstrations souvent illégales et toujours offensantes de vos ennemis acharnés? Agression! Qu'est-ce que cet espionnage dont vous êtes exclusivement l'objet? Un plan bien arrêté d'exciter les moins patients d'entre vous à quelque action désespérée qui devra servir de prétexte à des persécutions sans nombre, et, qui sait, peut-être? . . . à des massacres! Ah! encore une fois, l'union, l'unité, l'unanimité voilà vos seules sauvegardes. L'hiver qui s'approche sera long et rude; d'immenses préparatifs se font pour vous faire goûter de cette servitude d'autant plus vexatoire qu'elle est insaisissable, partielle; qu'elle vient d'insolents subalternes que leur petitesse fait passer entre les doigts de la justice, mais dont l'insulte n'est pour cela que plus poignante. Il faut mettre à profit cet hiver qui s'approche; il faut resserrer les liens nationaux que les troubles et la défiance avaient relâchés. Que la jeunesse s'unisse et s'instruise, que la société se régénère, que les jeunes hommes apprennent à se connaître, à s'estimer, à se mesurer par de fréquentes, utiles et agréables réunions. Tous ces petits détails, quoique de peu d'importance en eux-mêmes formeront à l'avenir un tout respectable et imposant; la fréquentation mutuelle devient un besoin et chacun y gagne en instruction, en plaisir et surtout, au de-

Si l'on vous demande dans la rue : *how do you do?* répondez : *très-bien*, et non pas : *very well*.

Vous me trouverez un peu misanthrope aujourd'hui ; qui ne le serait pas par le tems qu'il fait, lorsqu'on voit que le nombre des hommes de police est augmenté, que les volontaires vont être remis sur pied et que Sir John va remplacer Lord Durham ? La pluie, la boue, l'obscurité, la perspective de la loi martiale, la police ! en voilà assez pour pousser au suicide. Toutefois, quand l'idée m'en prendra je vous en donnerai l'avis d'avance afin de vous procurer le curieux spectacle de voir mourir de douleur l'homme le plus gai du monde ; ce qui serait un stigmate sur le front du gouvernement anglais.

J'avais écrit une autre proclamation, (car j'ai, à rebours de Lord Durham et du bon genre, la singularité d'écrire mes documens publics moi-même.) que je me proposais de publier aujourd'hui, mais mon conseil exécutif, c'est-à-dire mes trois gamins de compositeurs, m'ont dit que si la police mettait la main sur un des exemplaires, je n'étais pas blanc ; ils m'ont conseillé de ne point la leur faire exécuter. Je pris leur conseil jusqu'à nouvel ordre ; mais en attendant que j'ose prendre la résolution de la publier, ils pourront vous dire en secret ce qu'elle contenait. C'est à faire frissonner !!

J'ai bien l'honneur de me déclarer votre peu obéissant mais dévoué serviteur, à raison de quinze sous par mois.

LE FLANEUR.

En conséquence de l'accusation portée contre Mr. Wakefield par le *Fantasque*, journal qui eut l'audace de mettre sur lui tout le blâme de l'évasion de Dodge et Theller qu'aurait favorisée puissamment l'agent magnétique, le *Mercury* annonce que ce monsieur a cru prudent de se diriger de nouveau vers l'Angleterre, laissant le gouvernement du Canada à moitié engourdi. Mais ce que cette feuille ne nous dit pas, c'est qu'avant de quitter notre beau pays il voulut donner une nouvelle et dernière séance magnétique dans laquelle le superfin de la somnolente science devait être révélé. Cette instructive récréation eut donc lieu au château, je ne me souviens plus quel soir, devant une réunion aussi brillante que le comportait le sujet.

Comme on le sait la grande question de la science est de pouvoir détourner les sens de leurs organes ordinaires, comme par exemple de faire voir par le dos, de faire entendre par la poitrine et mille autres choses toutes plus utiles et plus agréables les unes que les autres. Mais pour piquer au plus court je vous dirai que Mr. Wakefield magnétisa tout le monde, depuis Lord Durham jusqu'à son dernier valet, y inclus son secrétaire-en-chef ; depuis la comtesse jusqu'aux dames d'honneur y inclus toutes les demoiselles de sa suite et les personnes les plus distinguées de toute la ville, soit par leur beauté, soit par leur esprit, soit par leur laideur ou par leur maussaderie ; aussitôt que le fluide se fut répandu et eut agité tous les nerfs chacun exprima ses sentimens de la manière la moins équivoque : Lord Durham donnait une amnistie générale à la Chambre des Lords sur le crime de basse trahison et anglifiait de la manière la plus facile du monde tous les Canadiens en leur faisant prendre des pillules magnétiques composées par Sir John Dorratt et dorées par M. Blanchet qui en amenait des cargaisons sur le dos de son nouveau cheval ; car il faut que vous sachiez que Mr. Blanchet a changé de cheval, ce qui ne lui arrive pas si souvent qu'à ce bon Canada ; Charles Buller dansait un menuet, ayant pour vis-à-vis Mr. Duval qui s'en acquittait d'une manière vraiment charmante ; c'était James Stuart qui touchait le piano en souriant agréablement, tandis que Mr. Ogden chantait un duo en *ut flat* avec Mr. Young qui l'accompagnait de deux chandeliers de la chambre, en guise de castagnettes, l'ex-juge-en-chef affectait la quinte pour mille louis de pension, ce qui faisait venir l'eau à la bouche d'Adam Thom qui demandait sa retraite au même taux, offrant d'être modéré à ce prix.

Durant ce tems, le colonel Couper expliquait les pandectes de Justinien à Sir

James MacDonell qui lui ripostait par un traité des citadelles pour mettre les prisonniers politiques en liberté, ce qui amusait tellement l'homme de police de garde, qui les lorgnait par le trou de la serrure, qu'il assura que Theller et Dodge étaient encore dans Québec et qu'il fallait fermer de nuit les portes de la ville afin de les empêcher de s'échapper de jour. Mr. Turton, lui, ne perdait pas son temps à de semblables niaiseries et il s'occupait à épouser tout le monde; ce qui causa tant de chagrin à Mr. Duval qu'il déclara qu'il pleurerait à chaudes larmes jusqu'à ce qu'on lui ait donné la commission de procureur général, alors Mr. Symes déclara qu'en ce cas il pouvait lui acheter tous les mouchoirs-de-poche de son magasin vu que cette place lui appartenait de fait et de droit, et qu'il se moquait des regards furieux que lui lançait Mr. Arthur Buller, qui prétendait à cette petite récompense pour son système d'éducation à l'usage de *ces ignorants Canadiens* qui avaient l'impudeur de dire qu'il parlait le français comme les vaches espagnoles, savantes bêtes qui parlent mal toutes les langues, comme on le sait.

Ce désordre eût continué sur le même pied si Mr. Wakefield n'y eût mis bon ordre en déclarant que le diner était servi, alors; chose étonnante chacun se mit à manger et Lord Durham déclara que vu que Mr. Wakefield partait et vu que le diner était aux frais du gouvernement on déboucherait pour l'occasion une bouteille de champagne que l'on but à la santé du *Morning Herald* qui en a besoin et de Mr. Cole qui avait poussé l'imaginative jusqu'à inventer les exécutions en effigie. Quelques uns des assistans buvaient par le nez tandis que d'autre découpaient une aile de poulet avec les ongles. Au dessert une dame en gaité chanta le *Petit tambour* par l'oreille en pinçant de la guitare avec les talons. Lorsqu'on passa au salon les Messieurs présentaient le pied au lieu de la main et les dames ne présentaient rien du tout. Afin que les conviés pussent mieux se voir on avait supprimé toutes les lumières, et tout le château était resplendissant d'obscurité. Mr. Wakefield fit enfin ses adieux en un discours arabe que tout le monde, comprit, et particulièrement Lord Durham qui l'avait appris avec les cosaques. Tout le monde se sépara satisfait, et les voitures étant prêtes, les chevaux attelés sens devant derrière, on se rendit sans autres extravagances chacun chez soi, emportant les uns des souvenirs agréables de Mr. Wakefield et d'autres une sainte horreur pour Monsieur Turton.

*Théâtre des Amateurs Canadiens.*—Jeudi soir tout ce qu'il y a d'aimable dans la ville de Québec, moi inclus, naturellement, se trouvait républicainement assis pêle mêle au théâtre royal. La société des jeunes amateurs canadiens y donnait une représentation des plus brillantes. Je vais vite me débarrasser de ma tâche de journaliste en disant que tous ces messieurs ont joué à perfection. Maintenant qu'on m'accorde mon petit droit de critique dont j'userai avec d'autant plus de plaisir que je ne me vois rien de désagréable à dire. Dans la première pièce intitulée LES DEUX MOUSSES, les deux principaux rôles de Roger et d'Antonio furent remplis avec beaucoup de verve et goût. Quelques passages particulièrement furent joués avec un degré de pathétique que n'eussent point désavoué des acteurs plus accoutumés à la scène. Cependant une certaine promptitude dans les réparties à effet manque parfois ou se fait attendre, mais un peu de pratique ferait disparaître bien vite ces légères imperfections. L'acteur qui jouait dans la première pièce le Commandant et dans la seconde Argante a tout ce qu'il faut pour acquérir au théâtre de forts brillants succès; l'à-plomb, le moelleux qu'il a développés dans le premier, le sérieux comique parfait dans le second montrent chez ce jeune monsieur des qualités qui, aidées d'une aussi bonne mémoire que celle qu'il possède, doivent l'engager pour son propre agrément et plus encore pour celui du public, à ne point s'en tenir à ces heureux débuts.

Il ne manque à Tony qu'un peu d'assurance et de dégagé, nuages qu'une seconde apparition sur la scène dissiperait bien vite. Languille a fait le monopole des rires de la première pièce et eut sa bonne part des applaudissements de la seconde. Louise-Zer-

binette possède bien la scène, mais, en sa dernière qualité, fut un peu langoureuse ; c'est pour cela peut-être qu'elle ravit tous les yeux doux des messieurs du parterre. Le sergent montera vite en grade s'il veut s'en donner la peine. Il ne me reste plus, je crois, que quelques mots à dire, je les garde pour la bonne bouche : c'est pour mon ami Scapin. C'est un bien grand fourbe que ce maraud de Scapin car il a fait au public le tour de lui donner à croire que c'était un acteur de profession qu'avait détaché pour cette occasion un des théâtre parisiens. Je lui pardonne à condition qu'il meure, car j'en suis jaloux ; le pendard de scapin ! je crois même qu'il nous a escamoté quelques couplets des chansons dont il a coupé un entr'acte, car on l'a rappelé à grand cris et il n'est revenu qu'une fois, ce qui ne se pardonne pas chez un aussi agréable chanteur.

Le solo de violon a fait grand plaisir de la part d'un virtuose canadien dont le principal mérite est de s'être formé lui-même. En observation générale je dirai que Messieurs les amateurs précipitent en général leur débit ce qui rend les actes trop courts, défaut auquel est loin de remédier la longueur un peu prolongée des entr'actes ; mais au fait nous avons aux amateurs l'obligation d'une charmante soirée, ensorte que ma critique paraîtra hors de raison ; eh que voulez-vous, j'en use avec ces messieurs comme avec des acteurs réguliers ; mais c'est leur faute, pourquoi jouent-il de manière à me faire illusion ? S'ils eussent mal ou médiocrement joué je n'aurais rien dit.

La réunion était brillante et c'est avec beaucoup de plaisir qu'on voyait les loges ornées d'une foule de dames canadiennes qui commencent heureusement à favoriser le théâtre de société de leur présence.

Je ferai observer à ce sujet qu'il est fâcheux que messieurs les amateurs veuillent constamment s'en tenir à l'ancien théâtre, qui justifie certainement sous beaucoup de rapports les objections des messieurs du clergé à permettre une récréation innocente et je dirai même utile, tandis qu'il est dans le théâtre moderne un répertoire de pièces plus en harmonie avec nos idées de morale aussi bien qu'avec nos usages, et dont la censure la plus scrupuleuse ne saurait rien retrancher. Il est reconnu que l'exercice de la scène est d'une utilité incontestable et bien reconnue puisque dans les collèges cette récréation est recommandée. La seule difficulté est donc dans le choix des pièces. Cet obstacle levé il est clair que de plus fréquentes représentations théâtrales tourneraient au profit de tout le monde en fournissant à messieurs les amateurs l'occasion d'exercer d'agréables talents et au public celle de se réunir souvent en famille.

La musique du bataillon d'artillerie joua durant les entr'actes un bon nombre d'airs nationaux canadiens et autres qui furent accueillis avec enthousiasme.

La plus grande tranquillité régna durant tout le cours de la soirée, ce qui me fit faire malgré moi la comparaison entre *ces ignorans Canadiens*, (comme dit le charmant Mr. Buller,) qui savent goûter un spectacle, respecter un auditoire de dames, et ces savants anglais qui interrompaient assez souvent le jeu des acteurs pour obliger le directeur à venir demander le silence comme une grâce et pour forcer des dames à se retirer ; c'est ce qu'on a pu voir presque chaque soir de l'été dernier tandis que la compagnie d'acteurs anglais séjourna dans notre ville.

Qu'on me permette une autre petite observation, c'est qu'au parterre et en général au théâtre il est reçu qu'on doit ôter son chapeau, cela pour la convenance mutuelle ; cette politesse ne se néglige que trop souvent ici. C'est une petite anglification dont on pourrait se passer.

Le gouverneur n'assista pas au théâtre, mais en revanche la loge qui lui est ordinairement réservée était occupée par bon nombre de citoyens dont les habits n'étaient ni aussi rouges ni aussi dorés, mais qui récréaient tout aussi agréablement la vue. Somme toute, chacun fut satisfait, moi excepté, car étant resté à causer avec quel-

ques amis et n'étant point informé que les portes se fermaient entièrement à l'occasion de cette démonstration canadienne, je fus renfermé dans la ville, et trouvant les hôtels fermés, je me décidai à attendre le matin au corps-de-garde où j'entendis, durant toute la nuit mille histoires de révolte prochaine, toutes plus horribles les unes que les autres. Un grand nombre de personnes furent aussi bien que moi retenues à l'intérieur des murs. C'est une petite douceur que nous réservait l'autorité militaire qui n'est pas civile.

On nous a dit que Dodge et Theller sont cachés dans une des armoires de Sir James MacDonell. En effet, il est certainement plus probable qu'ils sont là que dans les coffres des religieuses, car la police qui ne se fait pas scrupule de tout renverser chez des femmes timides n'osera point aller mettre son nez chez un major-général. Il faut avouer que ces farceurs d'évadés sont de rusés compères. Tromper la citadelle! tromper les gardes!! mais tromper la police!!! voilà qui passe la plaisanterie! On assure que les police-hommes ont tant grincé des dents ces jours derniers qu'on ne voit que des mâchoires à tous les coins de rue, aussi voici le problème que l'on propose maintenant: si Samson tua dix mille Philistins avec une mâchoire d'âne, combien Mr. Youag tuera-t-il de Canadiens avec la mâchoire d'un homme de police?

Nous donnerons un exemplaire des 18 premiers numéros du *Fantasque* à celui qui le résoudra d'une manière satisfaisante.

**FAIT REMARQUABLE.**—En jetant l'autre jour un coup-d'œil philosophique et scrutateur sur la liste de nos abonnés des deux sexes, nous avons pu voir avec orgueil que nos lecteurs sont tous des hommes accomplis, des gentilshommes, en un mot la fleur de la population, et que nos lectrices sont exclusivement les dames et demoiselles les plus belles, les plus jolies, les plus aimables de toute la ville, ensorte que nous en sommes venu à la conclusion qu'il n'est que des laides, ignorantes et maussades gens qui ne prennent point notre journal, à fort peu d'exceptions près. Il est donc nécessaire que ce qu'il reste d'hommes aimables et de jolies femmes non encore abonnés au *Fantasque* y souscrivent immédiatement, sans cela ils se trouveront classés avec l'horrible minorité. Afin de ne créer aucun mélange, nous annonçons que nous ne recevrons pas, sous aucun prétexte, au nombre de nos souscripteurs, ceux qui seront dépourvus des précieuses qualités qui distinguent déjà nos lectrices et lecteurs actuels.

Nous recevons journellement des lettres nous demandant les conditions du *Fantasque*, et le prix de poste. Pour le *Fantasque* et le *Feuilleton* le bureau de poste exige six *shellings* par an, ensorte qu'il est nécessaire que nos abonnés qui reçoivent le journal par cette voie ne négligent point de nous faire parvenir ce montant d'avance en la proportion de leur période de souscription, car il serait injuste de supposer, comme quelques uns l'ont fait, que le prix de quinze sous par mois inclut le port.

Nous ferons remarquer que ceux qui ne recevront pas leur journal ne devront l'attribuer qu'à leur négligence à solder leur compte régulièrement. Nous sommes déterminés, aussi bien pour l'intérêt de nos lecteurs que pour le notre, à exiger un paiement ponctuel, à défaut de quoi l'envoi du journal sera discontinué.

Aussitôt que le gouvernement et la garnison ont su que les prisonniers avaient atteint le côté méridional des lignes ils se sont empressés d'offrir des récompenses pour leur arrestation.

\*.\* D. O. B. Peut venir chercher ses quinze sous; quant à sa communication nous l'avons brûlée par respect pour lui-même